



Fables

Frédéri MARCELIN

## Le chien et l'éléphant.

Un éléphant, pachyderme débonnaire,  
Se trouva fort agacé d'un chien ordinaire.  
Celui-ci, venant aboyer sous sa trompe,  
Sans l'habituel respect pour la pompe  
Due à ce grand mammifère majestueux.  
Jappant sottement, le roquet tout sirupeux,  
S'excusa très platement pour ce manquement,  
Et agitant sa queue, fit le beau bêttement.  
L'éléphant trop pesant pour s'agiter autant,  
Jetant son appendice nasal promptement,  
Envoya le chien au bain dans une flaque.  
Contrit, l'aboyeur digérant mal la claque,  
Cherchait fiévreusement bonne vengeance.  
Rancunier, le canin perdant toute patience,  
Se rua mâchoire ouverte sur le géant,  
Et sur sa peau trop coriace y perdit les dents.  
L'éléphant s'en alla bien sereinement,  
Laisant le chien céans bourbeux honteusement.  
Roquet plein d'appétit, jamais ne doit rêver,  
De péter plus haut qu'il n'a le cul, pour arriver.

## Le Micron et le Kilomètre.

Micron, stupide et de si petite engeance  
Voulait sottement se faire Kilomètre.  
S'imaginant désormais sans aucun maitre,  
Se hissait, bousculait, espérant sa chance.

Mais âne sans plus d'idée que celles d'autrui,  
Faisait le singe et palabrait tout de go.  
Cherchant incontinent de gonfler son ego,  
Comme petit cochon imiterait la truie.

Las, si plein de vide, son indigent cerveau,  
Ne concevant pas plus que le centimètre,  
Ne dépassera jamais le millimètre.  
On ne peut arriver céans sans escabeau.

*Variante :*

Las plein de vanité cet indigent micron  
Ne concevant pas plus que le centimètre,  
Ne dépassera jamais le millimètre.  
Dans tout discours on ne discerne le macron.

## Le promeneur imprudent.

Prenant le ciel à témoin de son infortune,  
Un voyageur égaré au travers des dunes,  
Voyant surgir par miracle un dromadaire,  
S'écrie : « De Dieu suis-je le récipiendaire.  
Me sauver ainsi, d'un dessèchement certain,  
Ne peut être le fruit d'un hasard opportun,  
Suis-je donc béni, qu'apparaisse l'animal,  
Au moment que ma croyance était au plus mal. »  
Avec sa moue dédaigneuse et familière,  
Le camélidé s'imaginant aiguière,  
Fait volte-face, et s'en va allégrement.  
Si tu vas dans le désert trop imprudemment,  
Laisse Dieu, Diable et les anges au firmament,  
Mais avec toi, prend ta gourde assurément.

## Le candidat et les électeurs.

*(Ou comment l'habit fait le moine)*

Implorant les électeurs d'un peu de gloire,  
Masquant sa fourberie pour y faire accroire,  
Un prétendant à l'absolue magistrature,  
Battait campagne pour la grande aventure.

Expérimentant toutes les duplicités,  
Abusant le peuple de fausse sincérité,  
Usant de moult sourires sur son passage,  
Afin d'emplir les urnes, à son avantage.

Or les citoyens de tant de serments farcis,  
Ne croyant plus aux promesses de celui-ci,  
Choisirent incontinent son adversaire,  
Estimant que rien de plus n'était à faire.

Celui-là promettait de faire de son mieux,  
De prendre en compte même l'avis des gueux,  
De n'user qu'avec parcimonie du trésor,  
De rétablir en droit les condamnés à tort.

Cela mâtiné de badinage enjôleur,  
Il contenta le peuple d'un nouveau bonheur.  
Lors dès que passée l'embellie du changement,  
L'homme était bien autre, mais pas le vêtement.

## La Belle et le barbu.

Une jolie femme, mise en de beaux atours,  
S'en allait tout fièrement faire un petit tour.  
Marchant, elle pensait que ses gentes aînées,  
Avaient vaillamment leur condition déchaînée.  
Insouciante cette belle dame chantait,  
Et prenant la vie à pleine dent, fleuretait.  
À un détour de son chemin quelque barbu,  
Voyant son beau visage, et son alerte tenue,  
Lui dit : « Ô ma sœur, vous êtes merveilleuse,  
Cependant, votre coiffure est broussailleuse.  
Voyez-vous vos yeux seraient mieux mis en valeur,  
Avec un simple foulard croisé sur le cœur. »  
La demoiselle pensa, quelle outrecuidance,  
Puis elle essaya, trouvant cela tendance.  
L'acquit n'est pérennisé sans exigence,  
Et disparaît si tôt que vient l'indolence.

*À Simone Veil & Gisèle Halimi*

## L'énarque et les électeurs.

Un jeune énarque, fringuant personnage,  
Battait campagne pour quérir des suffrages,  
Votez pour moi, je vous promets bel avenir,  
Le passé est invalide, il faut en finir.  
Les règles sont trop lourdes pour l'employeur,  
Il faut simplifier tout ça pour plus de labeur.  
Lors, bien qu'éconduits depuis belle lurette,  
Les électeurs fourbis par la chansonnette,  
Donnent tout de go le pouvoir à ce larron.  
Qu'aussitôt, se gaussant de tels mascarons,  
Se met en devoir d'exaucer l'actionnaire,  
Car avant tout, c'est à celui-là qu'il veut plaire.  
Les promesses n'engagent que ceux y croient,  
Ceux qui les font, ne voyant en nous que des proies.

## Le rat et l'écureuil.

Un écureuil, bien roux, malin et agile,  
Avait au creux d'un arbre demeure tranquille.  
Il garnissait son trou de bonnes noisettes,  
En quantité pour parer à toute disette.  
Prévoyant son trésor plus que nécessaire.  
Un rat passant par là et voyant son affaire,  
Héla ledit écureuil : « compère rongeur !  
Je suis dans la peine par suite d'un malheur,  
L'inondation a ruiné toutes mes réserves,  
De grain, j'aurai grand besoin que l'on me serve ».  
L'autre ébouriffé, dans son costume de vair :  
« Mon ami, vous voilà donc comme un oiseau sans vers,  
Montez donc ici que nous devisions tous deux,  
Je ne me résous pas à vous voir malheureux.  
Trouvons un bon arrangement qui nous agrée,  
Pour cent petites noix concédées de bon gré,  
Vous m'en remettrez cent dix l'année prochaine ».  
Le rat, bienheureux et ravi de l'aubaine,  
Transporta prestement chez lui ces provisions.  
L'écureuil doté d'une grande précision,  
Vint au rat, juste un an passé l'aventure,  
Pour lui réclamer paiement de sa facture.  
Hélas, le mulot toujours dans la débîne,  
Fit à son débîteur une triste bobîne,  
Lui demandant de repousser l'échéance,  
Que l'année durant n'avait eu que malchance.  
« Ha ! Mon bon monsieur, lui rétorqua le rouquin,  
Vous allez donc devoir me céder quelque bien ».  
Le pauvre rat n'ayant que son trou pour fortune,  
S'en alla sur les chemins mendier quelques thunes,



Laissant céans le grignoteur de noisette,  
Prendre possession de sa grotte douillette.  
Sans un sou vaillant, évite donc le banquier,  
Qui sous jolie figure n'a qu'un cœur d'acier.

## Le singe et le renard.

Manquant à une élémentaire prudence,  
Un hardi renard, se trouva par malchance,  
La patte coincée au piège d'un paysan  
Le rouquin se voyait déjà agonisant,  
Qu'un singe, échappé d'un cirque itinérant,  
Passant par hasard l'entendit vociférant.  
«- Eh bien ! L'ami cesse de crier ainsi si fort,  
Ou le croquant va accourir celer ton sort.  
- Diantre, mais quelle étrange créature es-tu ?  
- Gudule le bonobo, renard, quel nom as-tu ?  
- On me dit Goupil, bête d'un lointain monde,  
Mais tu ressembles à ces hommes immondes  
Pour cela je n'ai aucune confiance en toi.  
- Tu as tort, je ne vis pas non plus sous un toit,  
Animal je suis, mais je peux te relâcher,  
Les pinces du piège je sais les détacher.  
- Bon libère-moi, je serai reconnaissant. »  
Le singe manœuvre cet engin malfaisant,  
Ce faisant Goupil retrouve sa liberté.  
Sitôt sur ses pattes, et retrouvant sa fierté,  
Notre renard s'en veut régaler son sauveur.  
Cherchant un mets de choix à l'exquise saveur,  
Ils s'en vont tous deux rôder près d'une auberge,  
Sur une table un rôti garni d'asperge  
Attise la gourmandise de nos compères.  
« - Voici, Gudule, passe par la fenêtre,  
Et de ce délice allons nous repaître. »  
Le singe agile s'empare du bon repas,  
Et nos deux malfaiteurs se sauvent d'un bon pas.  
Si les apparences sont trompeuses, parfois,

L'occasion fait bien le larron à chaque fois.

## Le banquier et ses enfants.

Profitez et ne prenez aucune peine,  
Car c'est notre fortune qui manque le moins.  
Un riche financier, craignant sa fin prochaine,  
Réunis ses héritiers sans aucun témoin.  
Gardez-vous de jamais plaindre les miséreux,  
C'est sur eux que repose notre bien-être,  
Ne soyez avec eux nullement généreux,  
Et ne les regardez que de la fenêtre.  
Avec ces loqueteux ne vous commettez pas,  
Ils auraient vite fait de vous apitoyer.  
Le nabab décédé, les enfants de ce pas,  
Ne pleurant guère le père allèrent festoyer.  
Le vieux avait raison, ce n'est pas aux audacieux  
Que sourit la fortune, mais bien au banquier,  
Tous les proverbes sont gentiment fallacieux,  
Bienfaisants seulement pour les boutiquiers.

© 00070265-1 2020 09 05 Frédéri MARCELIN

Déposé SGDL 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.